

Cercle d'histoire
d'archéologie et de
folklore d'Uccle
et environs

Geschied- en
heemkundige kring
van Ukkel
en omgeving



UCCLENSIA

Revue Bimestrielle – Tweemaandelijks Tijdschrift

215

Mai – Mei 2007



UCCLENSIA

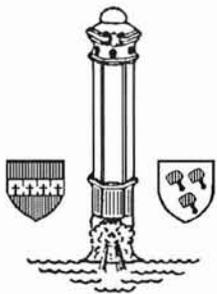
Cercle d'histoire
d'archéologie et de folklore
d'Uccle et environs, a.s.b.l.
rue Robert Scott, 9
1180 Bruxelles
tél. 02-376 77 43
CCP 000-0062207-30

Mai 2007 - n° 215

Geschied- en
Heemkundige Kring van Ukkel
en omgeving, v.z.w.
Robert Scottstraat 9
1180 Brussel
tel. 02-376 77 43
PCR 000-0062207-30

Mei 2007 - nr 215

Sommaire - Inhoud



Edition: Jean Lhoir

À Propos du Dieweg <i>Jean Lowies</i>	3
Zwanze et gamineries uccloises <i>Jean-Louis Muschs</i>	11
À propos de Louis Delattre <i>J. Van Melle</i>	15
Les tramways bruxellois en 1940-1945 <i>André Buyse</i>	19
Nr 7 Kinsendaelmolen <i>Raf Meurisse</i>	25

En couverture: Le Globe à Uccle et la Station du tram (actuelle place Danco)
Lagaert, Brux. 201

Publié avec le soutien de la Communauté française de Belgique - services de l'Éducation permanente
et du Patrimoine culturel, de la Commission communautaire française de Bruxelles-Capitale
et de la commune d'Uccle

**Le Cercle d'histoire, d'archéologie et de folklore
d'Uccle et environs**

Fondé en 1966, il a pris en 1967 la forme d'une a.s.b.l. et groupe actuellement plus de 400 membres cotisants.

À l'instar de nombreux cercles existant dans notre pays (et à l'étranger), il a pour objectifs exclusifs d'étudier et de faire connaître le passé d'Uccle et des communes environnantes et d'en sauvegarder le patrimoine. Dans ce but il organise un large éventail d'activités: conférences, promenades, visites guidées, excursions, expositions, édition d'ouvrages, fouilles, réunions d'étude.

En adhérant au cercle, vous serez tenus au courant de toutes ces activités et vous recevrez cinq fois par an la revue «*UCCLENSIA*» qui contient des études historiques relatives à Uccle et à ses environs, notamment Rhode-Saint-Genèse, ainsi qu'un bulletin d'informations.

Le cercle fait appel en particulier à tous ceux qui sont disposés à collaborer à l'action qu'il mène en faveur d'un respect plus attentif du legs du passé.

Administrateurs:

Jean M. Pierrard (président),
Patrick Ameeuw (vice-président),
Éric de Crayencour (trésorier),
Françoise Dubois-Pierrard (secrétaire),
André Buyse, Leo Camerlynck,
Marie-Jeanne Janisset-Dypréau,
Stephan Killens, Jacques Lorthiois,
Raf Meurisse, Roger Schonaerts,
Clémy Temmerman,
Louis Vannieuwenborgh, André Vital.

Siège social:

rue Robert Scott 9, 1180 Bruxelles
téléphone: 02-376 77 43
CCP: 000-0062207-30

Montant des cotisations

Membre ordinaire:	7,50 €
Membre étudiant:	4,50 €
Membre protecteur:	10 € (minimum)

Prix au numéro de la revue Ucclesia: 3 €

À Propos du Dieweg

Jean Lowies

Léon Vanderkindere, bourgmestre d'Uccle et professeur d'histoire à l'Université de Bruxelles, signait en 1904 *Deux notes à propos d'Uccle* publiées dans le bulletin de l'Académie royale de Belgique. Il y traitait du Dieweg et de l'échevinage d'Uccle. Il ne sera question ici que du seul Dieweg.

L'AUTEUR ESTIMAIT que le Dieweg trouvait son origine au moyen-âge et que son orthographe actuelle découlait de Dietweg, Diedweg de diet, peuple et de weg, chemin. Le Dieweg signifiant alors chemin du peuple, *via populi*.¹

Les arguments

Que le Dieweg ucclois fut anciennement un dietweg, c'est ce qui résulte des actes du Liber scabinorum d'Uccle conservés depuis 1486 et dont mon ami Monsieur Des Marez, archiviste-adjoint de la Ville de Bruxelles, a eu l'obligeance de me communiquer de nombreux extraits! Suivent alors des extraits d'actes où figurent les graphies Dietwech (1489), Diedenwech (1490), dyetwech (1524) et diewech (1490).

Il n'y a donc, conclut-il, sur la forme primitive du mot aucun doute possible.

Il fait état aussi d'un relevé cadastral d'Eve-raert de 1742 qui fait la distinction entre les «chemins privés dans toute l'acception du terme, mais nécessairement soumis à une servitude de passage» et des voies publiques qui «sont l'objet d'une énumération complète». Suivent alors quatre grandes artères dont le Dieweg.

Il estime finalement que dieweg, dietweg et diedeweg doivent trouver leur place dans les glossaires néerlandais au même titre que la Heerstraat et la Heerbaan.



*Le Dieweg à Uccle-Calevoet
(d'après une carte postale)*

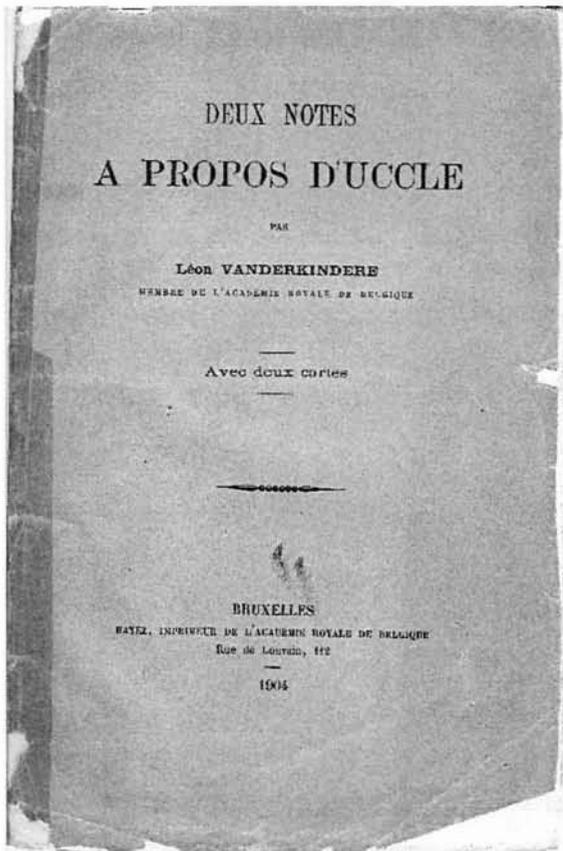
La vision de Léon Vanderkindere sera relayée par nombre d'historiens et de chroniqueurs soit intégralement, soit en partie. L'analyse toponymique sera généralement admise et l'origine du Dieweg sera parfois située à l'époque romaine plutôt qu'au moyen-âge.

Emiel Vanderlinden cite Léon Vanderkindere en note de bas de page; il dit: *Verkorting van Dieweg, bestaande uit: Diet, in't midden-duitsch = volk, en weg. Dietweg of Diedeweg betekent dus volksbaan. Plus loin, Men spreekt ook nog van de dietsche of volkstaal. Soit: «Il est question aussi du thiois (traduction de diets en français) ou langue populaire.»²*

Adolf Van Loey, linguiste et professeur à l'Université de Bruxelles adopte l'avis de

1 Léon Vanderkindere, *Annuaire de l'Académie Royale de Belgique, Classe des Lettres* n°12, 1904. < Deux notes à propos d'Uccle > p. 646 à 664.

2 Emiel Vanderlinden, *Carloo Sint Job in't verleden*, Drukkerij J. Delit-Gochet, Berg van Sint Job, 75, 1922, p. 9.



Guillaume Des Marez³ qui fait du Dieweg la voie de liaison entre deux chaussées romaines, celles de Bavai–Malines passant par Kester et celle de Namur–Malines passant par Wavre. Il approuve cependant la démonstration de Léon Vanderkindere pour ce qui est de Dieweg = route du peuple.⁴

Sander Pierron étend la thèse de Léon Vanderkindere. Il affirme que *Quand le plaid cessa d'être itinérant, une haute colline d'Uccle devint le mahlberg ou mont de justice par excellence du comté de Bruxelles* et s'interroge avec une note poétique: «Le Dieweg n'est-il pas la plus ancienne route qu'aient suivie tant de citoyens désireux d'aller remplir leurs devoirs de l'autre côté de la sylve?»

3 Guillaume Des Marez, *Le problème de la colonisation franque et du régime agraire en Belgique*, Académie Royale de Belgique, 1926, Bruxelles.

4 A. Van Loey, *Nederlandsche plaatsnamen in de gemeenten Elsene en Ukkel*, 1931, p. 44.

5 Sander Pierron, *Histoire illustrée de la Forêt de Soignes*, t. 1, p. 38 et 120.

6 Henri Crockaert, *Évolution territoriale d'Uccle*, adm. communale d'Uccle, p. 30 et 38.

Rappelons que le plaid désigne l'assemblée où se déroulaient les procès sous les Francs.⁵

Henri Crockaert affirme que *Pendant la période belgo-romaine une voie nouvelle importante fut établie. Elle se détachait de la grande chaussée romaine qui allait de Bavai à Malines, par Castre et Assche, à la hauteur du village de Strijthem, au lieu-dit d'Eyseringhen. Se dirigeant vers l'est, elle atteignait les abords de la Senne sur le territoire d'Anderlecht, passait par Uccle, traversait la Forêt de Soignes jusqu'à Watermael, allait de ce dernier village à Woluwe Saint Lambert par le hameau de Bemel, puis se dirigeait vers Wezembeek et rejoignait de ce côté l'ancienne voie d'Elewijt à Duysbourg, elle-même un tronçon de la chaussée romaine reliant Namur à Malines, par Gembloux, Wavre et Ottenbourg. Mais, plus loin, l'auteur reproduit la thèse de Léon Vanderkindere ...*⁶

S. Bartier-Drapier et ses collaborateurs adoptent également la thèse de Léon Vanderkindere affirmant que Dieweg = Dietschweg, le chemin du peuple. À l'instar de Sander Pierron: «Cette *via populi* aurait été la voie que le peuple empruntait pour se rendre au plaid public, tenu à Uccle.»

Plus loin, un auteur traite du Dieweg, «*via populi*, qui est certainement à l'origine du village...»⁷

Deux perplexités

Deux ans après le décès de Léon Vanderkindere (1842–1906) paraît, sous la plume de Henri Pirenne, une *Notice sur Léon Vanderkindere*. Il n'y est soufflé mot des *Deux notes à propos d'Uccle* parues pourtant dans le même Annuaire de l'Académie.⁸

Jan Verbesselt consacre une page au Dieweg. S'il cite l'article de L. Vanderkindere en note de bas de page, il n'en expose ni n'en

7 S. Bartier-Drapier et coll., *Une commune de l'agglomération bruxelloise: Uccle*, ULB 1958, p. 42 et 59.

8 Henri Pirenne, *Notice sur Léon Vanderkindere, membre de l'Académie. Sa vie, ses travaux*. Bruxelles 1908.



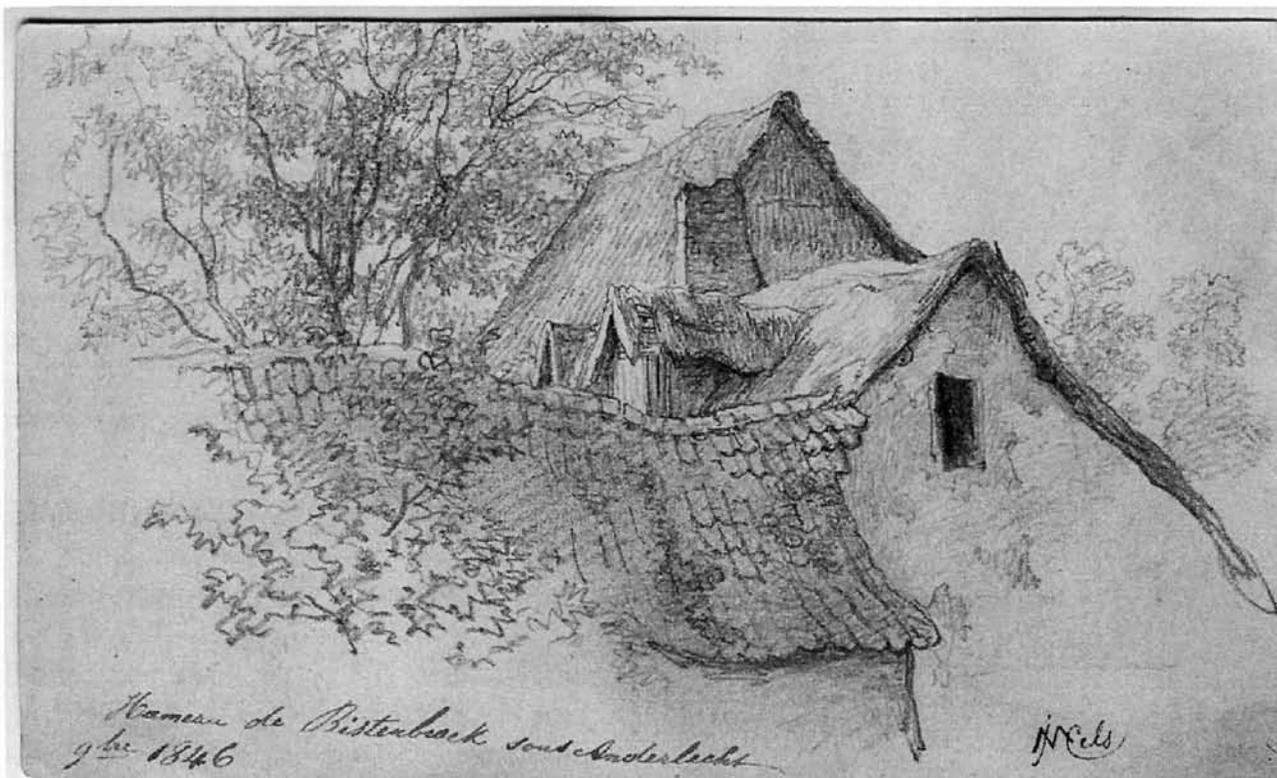
Terbist au hameau de Bistenbroeck à Anderlecht
(dessin de J.M. Cels)

discute le contenu. Il estime que l'importance du Dieweg est fortement surévaluée et refuse de la voir comme un lien entre deux chaussées romaines. Pour lui, il s'agit d'une voie pour les moutons (*schapenwegen*) comme il en existe d'autres. Il observe, très judicieusement que le Dieweg traverse la commune sans desservir pour autant le village. *Het zonderling van het geval voor Ukkel is dat de Dieweg niet het dorpscentrum aandoet. Hij loopt dwarsdoor Ukkel buiten elke bewoningskern.* Le Dieweg ne serait donc pas à l'origine du village comme le prétend un auteur précédemment cité. Il signale par ailleurs deux autres Dieweg.⁹

⁹ Jan Verbesselt, *Het parochiewezen in Brabant tot het einde van de 13de eeuw*, Deel XVII p. 203.

Nous ne nous rangeons pas aux conclusions de Léon Vanderkindere pour les raisons qui suivent

- Que le Dieweg ne soit pas repris dans le relevé cadastral de 1742 montre qu'il ne relevait pas de l'impôt foncier puisque n'appartenant pas à une personne privée. Il bénéficiait donc, en effet, d'un statut de voie ancienne d'intérêt général. Cela ne prouve en rien que Dieweg signifie chemin du peuple.
- L'édition originale du dictionnaire de *Kiliaen Etymologicum teutonicæ linguæ* de l'officine Plantin et Moret à Anvers date de 1574 et compte 764 pages. Premier ouvrage du genre, il est un document fondateur de la langue flamande et, à ce titre, éminemment respectable. Il sera réédité à de nombreuses reprises pendant plus de deux siècles. La dernière édition date de 1777 et compte 930 pages. Les deux éditions ignorent le vocable Dieweg. Ne serait-ce pas là le signe que ce mot n'existait pas dans l'acception chemin du peuple?
- Uccle, chef-lieu d'un comté, a vraisemblablement été le siège de plaids. Les conditions connues du fonctionnement de cette institution évoquent-elles la participation du «peuple»? Qu'en est-il d'ailleurs de ce «peuple» à une époque où la liberté individuelle était inexistante, venant d'on ne sait où, se dirigeant vers un lieu inconnu par une voie unique prévue à cet effet? S'il empruntait d'autres voies, celles-ci n'auraient-elles pas dû aussi s'appeler Dieweg? Et dans les autres comtés et dans les autres *pagus* ne devrait-on pas trouver aussi des Dieweg, «chemin du peuple»? S'il s'avérait que le «peuple» était constitué des seuls hommes libres, peu nombreux à l'époque considérée, soit mérovingienne, les routes, faites par les pieds de ceux qui les empruntaient seraient des



Hameau de Bistenbroeck à Anderlecht, 1846
(dessin de J.M. Cels)

sentiers.

Pourquoi, enfin, la mémoire populaire aurait-elle retenu le chemin menant à un lieu important et non ce lieu lui-même?

- Léon Vanderkindere énumère cinq graphies. À savoir: Dietwech (1489), Diedenwech (1490), Dietwech (1524), Dyetwech (1525), Diewech (1490).

Déjà, en 1855, bien avant lui, Alphonse Wauters signale Diedewech (1370) et Diedenwech (1508).¹⁰ Sander Pierron cite opten Diedewech (1447).¹¹ Adolf Van Loey relève Diedewech (1447), Diewech (1491), Diewecht (1594).¹² Enfin, S. Bartier-Drapier cite Didenwech (1245).¹³

Paradoxalement, ces quatre auteurs ne citent aucun Dietweg, clé de voûte de la

démonstration. La graphie la plus ancienne trouvée dans des documents est Didenwech. Elle date de 1245 et figure dans un chartrier de l'abbaye de la Cambre.¹⁴

On ne peut par conséquent pas affirmer, comme le fait Léon Vanderkindere qu'il n'y a donc sur la forme primitive du mot aucun doute possible. Dietwech est une forme intermédiaire entre Didenwech et Dieweg.

Diets

Diets est issu de *duits* signifiant peuple germanique, plus tard, peuple néerlandais. Aujourd'hui, les dictionnaires Grootaers et Robert traduisent Diets (avec lettre majuscule?) par

10 Alph. Wauters, op. cité, t. 3, p. 226.

11 Sander Pierron, *Histoire illustrée de la Forêt de Soignes*, t. 1, p. 38.

12 Adolf Van Loey, *Nederlandsche plaatsnamen in de gemeenten Elsene en Ukkel*, 1931, p. 44 à 46.

13 S. Bartier-Drapier et coll., *Une commune de l'agglomération bruxelloise: Uccle*, ULB 1958, p. 41.

14 A.G.R.B. Greffes scabinaux, Arr. de Bruxelles, n° 9539 folio 7 verso.



Le Dieweg

moyen néerlandais le restreignant au seul domaine linguistique ancien.

Les termes *diet*, *diets*, et *thiois* (traduction française) ne laissent pas indifférents en Belgique. Un parti politique, *Verbond van Dietse Nationaal Solidaristen*, en abrégé *Verdinaso*, d'inspiration fasciste sera créé en 1931. Il rassemblait les partisans de la Grande Néerlande prétendant intégrer la Belgique, le Grand Duché de Luxembourg et le Nord de la France aux Pays-Bas.¹⁵ Il sera absorbé en 1941 par le *Vlaams nationaal verbond* (VNV) parti de collaboration avec l'occupant nazi. Jan Verbesselt, encore en 1985, évoque «het Diets domein van Brabant».¹⁶

Subjectivité historique

Après la défaite militaire de Napoléon III en 1870 à Sedan, un certain nombre

d'intellectuels belges mirent en avant des thèses à caractère racial. Léon Vanderkindere était du nombre.

Henri Pirenne rappelle qu'il était «germanophile» et cite sa thèse d'agrégation présentée régulièrement à l'Université libre de Bruxelles et éditée par la suite. L'ouvrage avait pour titre: *De la race et de sa part d'influence dans les diverses manifestations de l'activité des peuples*.¹⁷ Guillaume Des Marez a témoigné de la «croyance convaincue en la supériorité de la race germanique» de son ami proche.¹⁸

Léon Vanderkindere est décédé en 1906. Il serait mal fondé de lui reprocher les débordements du nationalisme et du socialisme au cours du malencontreux 20^e siècle. Sa responsabilité intellectuelle n'en subsiste pas moins. Mais elle est atténuée par le fait que la dérive raciste s'est manifestée dans la plupart des

15 Winkler Prins. *Encyclopedie van Vlaanderen*, Elsevier Sequoia.

16 Jan Verbesselt et coll. *De adel in het hertogdom Brabant*, Centrum Brabantgeschiedenis, 1985, p. 14.

17 Henri Pirenne, op. cité, p. 83 et 84.

18 Guillaume Des Marez, *Léon Vanderkindere*, 1907, p. 404.



*Hof ter Biest en 1928, par Édouard Blondel
(B.R. cabinet des estampes)*

universités du monde occidental. L'histoire, en outre, n'est pas une science exacte ...

Évoquant nommément ces intellectuels, dont Léon Vanderkindere, le Comte Goblet d'Alviella a dénoncé «l'influence néfaste qu'exerça pendant un certain temps la science germanique, surfaite et si confuse pourtant, sur l'esprit de nos meilleurs érudits.» La dite science étant «au service du pangermanisme le plus éhonté.»¹⁹

L'inclination de Léon Vanderkindere pour le germanisme a-t-elle influé sur son analyse? On ne l'imagine pas. Que dire d'ailleurs des auteurs qui adoptèrent son opinion?

La vie d'un mot

Les anciens domaines gallo-romains portaient généralement le nom de leur fondateur. Après la conquête, les occupants les

19 Comte Goblet d'Alviella, *Histoire des Bois et Forêts de Belgique*, 1927, t. 1, p. 107.

20 F. Lot, *Naissance de la France*, Fayard 1948, p. 169.

dénommèrent dans leur langue du nom du nouveau maître. Des noms de villages trouvent ainsi leur origine dans celui du domaine occupé.

En langue francique ou haut-allemand Theuderich signifiait puissant dans le peuple, *theude* signifiant peuple et *rich* puissant Theude a donné *duits*, allemand et *diets*, néerlandais.

Theuderich devint Theodoricus en latin, Diederick en flamand et Thierry en français.²⁰

Heim, *hem* en flamand, *home* en anglais signifie habitation du maître. Diederickheim, la résidence de Diederick, est devenu Diegem au terme des siècles écoulés.

Dans la durée, le rapport originel entre le terme désignant le domaine et sa signification concrète peut disparaître dans la conscience du locuteur laissant alors place à des modifications dans l'énonciation, l'écriture et le sens.

La première syllabe du mot, soit *die*, syllabe radicale, s'exprime avec un accent d'intensité entraînant l'amenuisement des syllabes suivantes. Ce retranchement d'une ou plusieurs syllabes, s'opère au fil des siècles et laisse la place à un terme plus resserré, de prononciation plus facile et plus rapide.

Diegem - Dieweg

Les graphies anciennes de Diegem qui suivent sont empruntées à Alphonse Wauters²¹ et à S. Bartier-Drapier.²² Classées par ordre chronologique, elles permettent d'observer l'évolution de l'actuel Diegem aux 13^e et 14^e siècles. On remarquera que la 3^e syllabe *rich* est déjà abandonnée à l'exception de *g* qui s'écrit indifféremment *ch*, *k*, *ck*, pour la liaison consonantique avec *hem*.

1223 Dydengem

1253 Didenghem

1259 Dideghem

21 A. Wauters, op. cité, t. 3, p. 82, 96, et 101.

22 S. Bartier-Drapier et coll., *Une commune de l'agglomération bruxelloise: Uccle*, ULB 1958, p. 240.

1265	Gilbert de Didenghem
1277	Diedenghem
1302	Dideghem
1307	Diedenghem
1307	Walter de Diedeghem
1339	Jean de Diedeghem
1360	Wouter de Diedeghem

Nous assistons ici à la disparition progressive, en un siècle, de la lettre *n*, parasitaire. La deuxième syllabe ne disparaîtra qu'au 18^e siècle.

Nous avons rapproché aussi les graphies des actuels Diegem et Dieweg à la même époque

1253	Didenghem, A. Wauters, op.cité, t. 3, p. 96
1245	Didenwech, A. Van Loey op. cité, p. 46
1360	Wouter de Diedegem, S. Bartier-Drapier, op.cité, p. 240
1370	Diedewech, A. Wauters, op. cité, t. 3, p. 226

La chute du *n* au 14^e siècle se produit pour les deux vocables. L'interprétation toponymique, la proximité dans le temps des deux vocables, Diegem et Dieweg, ainsi que les conditions environnementales passées qui firent qu'effectivement une voie conduisait de Biest à Diegem depuis l'époque néolithique jusque au-delà de l'époque mérovingienne, nous autorisent à défendre l'avis que le Dieweg était la route conduisant à Diegem, d'où son nom.

Le Dieweg est-il d'origine romaine?

Sa fonction de liaison entre deux chaussées romaines a fait que certains auteurs ont attribué au Dieweg une origine romaine. Les chaussées romaines, on s'en souvient, furent réalisées pour faciliter le déplacement des légions, de leur charroi, de dignitaires et de courriers rapides.

Elles s'abstenaient des vallées, celles-ci étant souvent inondées et marécageuses. Il s'agissait aussi de ne pas subir une attaque où l'adversaire se trouverait dans une position en hauteur, donc avantageuse.



Chapiteau du château de Terbist
(dessin de J.M. Cels)

Les ingénieurs militaires excluèrent aussi le chemin des crêtes, une troupe en marche se devant d'éviter d'être repérée de loin.

Ce faisant, on évitera surtout les fortes pentes aux voyageurs, militaires et civils, muletiers, chevaux et bêtes de somme.

Les Romains construisirent donc leurs routes à flanc de coteau permettant aux éclaireurs des troupes en marche d'observer de loin et surtout de ménager les hommes, les animaux, les chars, chariots et charrettes.

Idéalement, ils choisissaient le versant non exposé au soleil. L'utilisation de l'ubac (du latin populaire *ubacum*) permettait d'éviter la chaleur solaire.

On le voit, le Dieweg, dont l'assiette occupe une crête séparant deux cours d'eau, puis un plateau ne répond pas à une route de conception romaine. Néanmoins, l'usage par les Gallo-Romains de cette voie de

communication préexistante est de bon sens ainsi que son prolongement à l'est et à l'ouest pour joindre une chaussée romaine et l'adjonction d'embranchements permettant de rallier villas et localités.²³

D'autres Dieweg?

Jan Verbesselt l'avait affirmé: *Er is niet één Dieweg; er zijn er meerdere*. Il n'y a pas un Dieweg, il y en a plusieurs. En effet.

Un embranchement au départ de Tervuren, par Wezembeek, rejoint le Dieweg initial à Crainhem.

En outre, une route peut-être entreprise par les Nervo-Romains parce que plus courte au départ de Biest, serait passée par l'actuelle avenue du Parc à Forest, la rue Haute, la chaussée de Haecht, Evere et Haren où elle aurait pris le nom de Dieweg pour rejoindre Diegem.

Le Dieweg, quel cheminement?

- On conviendra qu'au fil du temps sont venus se greffer des voies diverses sur ce qui était à l'origine la sente néolithique de contournement du plan d'eau de la Senne. En outre, une étude plus minutieuse que les grandes lignes qui suivent, mérite d'être entreprise.
- Le port de Biest, prémonition de Bruxelles, est le point de départ du Dieweg qui remonte le cours de l'Ukkelbeek. Le grand historien Alphonse Wauters qui fait état d'un Nupoert (Nouveau port) à proximité de l'abbaye de Forest, écrit tex-

tuellement: *Il quitte le ruisseau d'Uccle vis-à-vis de la grande fabrique de Stalle*.²⁴ Il rejoindra l'Ancien Dieweg par la rue Egide Van Ophem.

On pouvait du village d'Uccle rejoindre le Dieweg par le Crabbegat et le chemin creux du parc de Wolvendael, l'un et l'autre exutoires de l'étang Langemeer situé sur le Crabbenbergh.²⁵

- Par l'Observatoire et le Bois de la Cambre, il rejoint Boendael puis Watermael, Auderghem et Woluwe Saint Pierre où en subsistent des traces.
- La Woluwe est navigable au départ de Crainhem, plus précisément Crayenem te Voerde (Crainhem la rivière), probablement à l'embouchure de la Sterrebeek. Il existait une autre agglomération, Crayenem over die beke (au-delà de la rivière).²⁴ Le Dieweg suivra désormais un cheminement parallèle à la Woluwe, pouvant faire office, simultanément de chemin de halage.
- Après Zaventem, il atteignait Diegem. La Woluwe appelée Hollebeke entre Diegem et la Senne s'y jetait au lieu-dit Wolumond (mond = bouche). Les activités du port de Diegem concernaient la rupture de charge à savoir déchargement et rechargement des denrées et produits sur des embarcations plus adaptées. Les bateliers attendaient la marée descendante pour repartir vers le nord.

23 Voir à ce sujet la remarquable synthèse de notre Président, J.M. Pierrard dans «Le Dieweg, un tronçon de la route romaine de Cassel à Tongres?» *Ucclensia* n° 198 à 200.

24 Alph. Wauters, op. cité, t. 3, p. 230, 583.

25 Baron de Ryckman de Betz, Abbé Thibaut de Maisières, Georges Dansaert. Ces auteurs signalent Gilles de Crabbenbergh et son fils Jehan à Uccle en 1249 dans l'abbaye cistercienne de la Cambre, Anvers 1948, p. 218.

Zwanze et gamineries uccloises

Jean-Louis Muschs

Jean-Louis Muschs, qui est membre de notre cercle, a eu l'heureuse idée de mettre par écrit un certain nombre de récits que lui avait transmis, oralement, son père Joseph Muschs. Ce dernier, qui était président du *R. Uccle Sport Tennis Hockey Club* nous avait déjà conté dans ce bulletin les avatars du merle du Merlo, qui ornait jadis la brasserie du même nom et qui fut par la suite réinstallé, grâce à lui, dans le complexe d'Uccle-Sport.¹

LA *zwanze* ... Mot intraduisible employé souvent à tort par ceux qui se targuent de savoir le bruxellois. La *zwanze* peut être simplement une blague racontée, mais elle est surtout une farce, une mystification ou un quiproquo soigneusement préparé, afin que la victime soit la seule à ne pas s'en amuser. Car la *zwanze* peut être cruelle, voire scatologique: ne sommes-nous pas en Brabant de la race de Breughel?

La *zwanze* peut aussi user de la peur. Le village d'Uccle blotti entre les champs et les bois a conservé longtemps ses superstitions et ses terreurs nocturnes. Ma grand-tante Maria née à St-Job en 1875 m'affirmait qu'une «Hex» (sorcière) gravissait nuitamment le *berg* en faisant avancer devant elle son horloge à gaine. Elle se rappelait aussi une autre sorcière habitant une maisonnette dans un creux de l'actuelle rue de Nieuwenhove.

Sans avoir jamais entendu parler d'Halloween, mon père et ses amis creusaient vers 1910 une betterave volée dans un champ, lui trouaient des yeux, un nez et une bouche édentée avant de la ficher, éclairée d'une chandelle intérieure au bord du ténébreux chemin du Crabbegat, unique voie reliant alors le centre d'Uccle et St-Job. À plat ventre

sur la hauteur, les gamins attendaient un piéton attardé pour pousser des gémissements lugubres. On imagine l'épouvante du solitaire à la vue de cette face blême hurlant à la mort parmi les hêtres. Il rebroussait chemin en courant, poursuivi par les mottes d'herbe lancées par les farceurs enchantés.

Le Crabbegat avait comme d'autres chemins creux – tels le Beukenberg ou le chemin du Mystère à Forest – sinistre réputation. Mon arrière-grand-père Joseph Bens, directeur de l'école communale du Centre était contraint de l'emprunter le soir pour gagner sa répétition hebdomadaire de *L'Écho du Bois de la Cambre* à St Job. Je possède encore la terrible canne-épée qui l'accompagnait ... et dont il n'eut jamais à se servir.

Mais revenons à la *zwanze* ucquoise. «Zwet Adel» était une petite vieille vivant seule dans une cuisine-cave de la rue Verhulst. Sa saleté lui avait valu ce sobriquet en un temps où tout le monde en avait un. Se couchant à la tombée du jour, elle laissait tout le loisir aux gamins de préparer un long fil nanti d'un vieil écrou. Attaché aux barreaux du soupirail, il permettait de provoquer de loin des petits coups et des grincements contre la vitre, qui faisaient hurler de peur la vieille sous ses

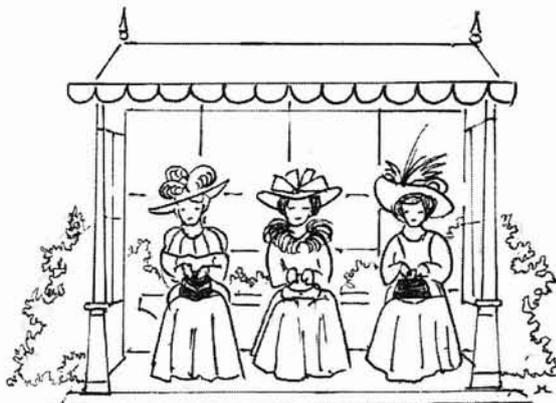
¹ Joseph Muschs: «De Stalle, Neerstalle et d'un vieil emblème ucquois sauvé par des sportifs» in *Ucclesia* n° 22, janvier 1969, p. 2-3.



Joseph Bens et sa classe

draps. Dans la même veine, une ficelle nouée à une sonnette à tirer (l'électricité ne viendrait que bien plus tard), ficelle assez longue pour faire le tour d'un coin de rue, rendait enragée la personne chez qui l'on carillonnait en cachette. Ne voyant jamais âme qui vive devant sa porte, l'absence de réverbères masquait le truc de la ficelle.

Le tram 11 montant l'avenue Brugmann avait une côte pénible à vaincre. Le jeune Raymond X. ayant déménagé avec ses parents près de la place Paul Janson, pouvait chaque semaine retrouver le soir ses amis ucclois, à condition d'être rentré à 22 heures. La zwanze avait consisté à enduire de savon noir les rails montant vers la place Vanderkindere. Si le tram, roues patinantes, n'avancait plus, les aiguilles de l'horloge de St Pierre tournaient. À grand renfort de pelles de sable le tram était enfin reparti, mais le pauvre



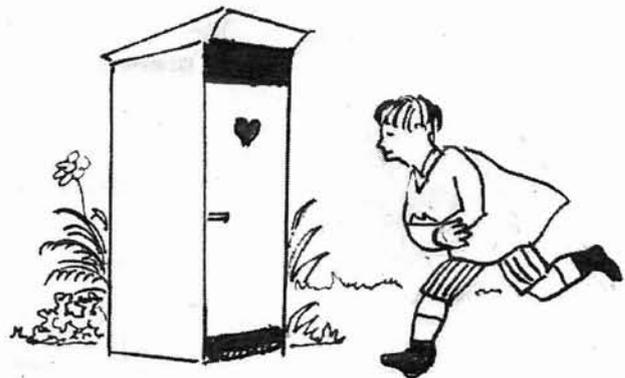
Raymond avait eu droit pour son retard à la paire de gifles paternelle. Jeunesse, votre âge est sans pitié!

Le même tram était attendu chaque jeudi à 14 heures par trois dames chapeautées et gantées de frais, qui se rendaient prendre le thé Porte Louise. L'aubette de l'avenue De Fré (il n'y avait pas encore de Square des Héros) se fermait d'une porte vous isolant des bourrasques ou du froid.

Mon père et ses acolytes, ayant garni un bâton de caca de chien (oui, à Uccle cela existait déjà!) en avaient enduit soigneusement la poignée de la porte avant de se blottir dans les buissons derrière les vitres de l'aubette. Observer patiemment les trois élégantes s'asseoir, papoter, remuer du nez d'un air interrogatif ... et pousser des cris d'horreur à la vue de leurs gants devait être un plaisir rare.

Ne quittons pas ce chapitre sans évoquer un brave *ket* surnommé «Maurice Pis-Pis». Il était contraint par ses parents propriétaires d'un grand potager, de rentrer à la maison pour ses petits et ses grands besoins.

Un édicule au fond du jardin fournissait ainsi une fosse d'engrais qui ne coûtait rien. Écologie avant la lettre ...



Un jour, au milieu des jeux, Maurice Pis-Pis fit mine de s'éclipser. Le groupe l'immobilisa malgré ses pleurs pour le ligoter à un arbre ... jusqu'à ce que «l'inévitable» se soit produit! À la grande joie de la bande, car la scatologie n'a jamais fait pleurer personne.

Au mois d'août 1914 arrivèrent à Uccle les premiers occupants allemands. Se moquer d'eux – avec prudence –, les tourner en ridicule – de loin –, voire les voler quand c'était possible relevait du patriotisme.

Les officiers avaient grande allure quand ils martelaient de leurs bottes les trottoirs d'où les enfants étaient obligés de descendre afin de céder le passage aux casques à pointe et aux capes flottantes.

Ils portaient à la ceinture une dague ornée d'une «floche» de passementerie dont la couleur différait selon l'unité. Nantis de petits ciseaux bien aiguisés, les écoliers ucclois jouaient au jeu dangereux d'en faire collection. Mon père tomba un jour en arrêt devant une superbe «floche» orange qui le fit mourir d'envie. Il emboîta le pas à l'officier qui finit par monter dans un tram 9 où mon père le suivit. Mais à la place Albert, le bon moment ne s'était toujours pas présenté. À la faveur des secousses du tram dans le tournant de la Barrière de St-Gilles, la «floche» fut prestement tranchée, mais le Boche l'avait senti. Glissant entre les mains qui



voulaient l'agripper, mon père sauta du tram en marche et disparut au galop avec son trophée qu'il exhiba fièrement à ses camarades, mais qu'il se garda bien de montrer à la maison!



À une époque sans radio ni télévision, une soirée passée au café faisait paraître les heures moins longues. Rares étaient les coins de rue sans un «établissement», dans une commune ayant encore plusieurs brasseries en activité. Chaque café avait son enseigne, son ambiance typique et sa clientèle particulière où la *Zwanze* était toujours prête.

Au *Café du Globe* entra un soir un de ces pauvres noirs proposant dans une valisette des «caliches» contre la toux. «Bolle vè des hoest! Bolle vè de dikke tette!» clamait-il. À peine l'homme s'était-il éclipsé pour quelques minutes, que sa valise posée sur une table y fut rapidement fixée par le fond à l'aide de clous robustes.

Les efforts désespérés du malheureux pour reprendre son gagne-pain faisaient pleurer de rire les mauvais plaisants qui, il faut le dire, dédommagèrent le vendeur de «boules». Si le MRAX avait existé ...

Il est aussi une forme de *zwanze* plus raffinée, plus en demi-teinte, et dont la victime ne se rend compte de rien. Dans les années vingt, toujours au *Globe*, mon père et



Le pont du Crabbegat

ses amis s'amusaient à se faire appeler au téléphone par un complice. Et le garçon, gilet noir et tablier blanc, criait dans la salle pleine: «On demande monsieur Honoré de Balzac au téléphone!» Mon père se levait et gagnait lentement la cabine dans une totale indifférence: aucun joueur de whist ou de jacquet, aucun couple, aucune table ne levait les yeux. À la grande joie intérieure des

mystificateurs littéraires. Seule une «krotje» racolée le soir même réagit au retour de mon père: «Alleï, Honoréï, tu payes un verre mènant?» Elle n'avait jamais lu *Eugénie Grandet*.

Les après-midis calmes permettaient des *zwanzes* plus corsées devant le comptoir. Un certain Victor X., hâbleur notoire ne reculant devant aucun défi, paya cher ses vantardises. L'un des farceurs s'était auparavant longuement exercé, un entonnoir passé dans sa ceinture, à y faire tomber une pièce de monnaie posée sur son front, la tête renversée en arrière.

Il refit au *Globe* sa démonstration en pariant avec Victor X., tournée générale à l'appui, qu'il n'était pas capable d'en faire de même. Les verres alignés sur le comptoir, le «dikke nek» prit position la face vers le haut et l'entonnoir dans la ceinture. Et d'un seul coup toute la bande y versa son verre!

Mises à part les mystifications du premier avril proposées par les médias, et qui ne font plus marcher grand monde, où est passée la *zwanze* dont la trouvaille insolite faisait naître un rire que l'on se rappelait longtemps? Ce rire est aujourd'hui un produit de consommation fourni sur un plateau par des chaînes de Télévision vendant très cher un rire passif, sans connivence ni inventivité personnelle. Mais qui dira enfin l'étymologie du mot «zwanze», ce mot bien de chez nous, contenant sa part de bonheur et de souvenirs heureux?

À propos de Louis Delattre

J. Van Melle

C'est en feuilletant un ancien bulletin du Touring Club de Belgique¹ datant de 1913 que nous sommes tombé sur un texte intitulé *Le Ry de Babelonne* sous la plume de Louis Delattre. Cet article décrit l'endroit où l'auteur passa sa jeunesse et précise que «Ry» signifie ruisseau dans le dialecte «rouchi» de Fontaine-l'Évêque.

LOUIS DELATTRE n'est certainement pas un inconnu pour nos lecteurs puisqu'il habita longtemps à Uccle, et que Jean Charlot a consacré des lignes élogieuses au jardin que celui-ci posséda rue Beeckman.² Il nous a paru intéressant de reprendre ici une biographie de l'auteur, qui accompagnait la nouvelle, biographie partielle certes, puisqu'ainsi que l'a précisé J. Charlot, l'auteur mourut en 1938, soit 25 années plus tard. Cette biographie s'accompagne d'une photo de l'écrivain et est signée J. Van Melle.



La maison du Dr Delattre à Uccle

Le «Ry» de Babelonne, de Louis Delattre

Devant la maison du village où j'étais petit, au bord de ce trottoir bossu dont chaque pierre, chaque interstice, chaque touffe d'herbe m'étaient connus, faisaient partie de moi-même, collaient à mon âme enfantine, une épaisse grille de fer se trouvait sertie dans le pavé.

Durant combien d'heures, assis sur la pierre voisine, je tendis l'oreille au bruissement pressé de l'eau que je ne pouvais apercevoir au fond du trou noir de l'égout, mais dont je sentais la fraîcheur me monter au visage!

C'était, au loin, profondément, de la vie qui passait en chantant, mais de la vie

emprisonnée et dont je demeurais inquiet en même temps que fasciné.

Et je demeurai longtemps attristé d'apprendre, un jour, que sous ces barreaux, plus bas que les caves, ces eaux invisibles, éternellement murmurantes et plaintives, c'étaient, ruisselant dans l'ombre, les eaux du «ry»³ de la Babelonne, le ruisseau joyeux des jardins de la vallée.

Ah! j'étais un petit enfant. Je ne savais pas encore que les chansons et les gambades n'ont qu'un temps. Je ne comprenais pas qu'après avoir ri au soleil, j'asé entre les herbes, sauté sur les cailloux, les eaux,

1 L. Delattre: «Le «Ry» de Babelonne», in *bul. officiel du T.C.B.* n°14 du 15 juillet 1913.

2 J. Charlot: «Louis Delattre, Fontaine-l'Évêque, 1870 – Uccle, 1938» in *Ucclesia* n° 195, mai 2003, p.3-4.

3 Ry, ruisseau en le dialecte «rouchi» de Fontaine-l'Évêque.

comme les hommes, dussent nécessairement finir dans le silence, l'ombre et la tristesse ...

Alors, je courais revoir la Babelonne à sa source. C'est tout près de la vieille enceinte du village que la Babelonne sort à la lumière, dans les prés de la ferme de Sainte-Barbe, à la Queue du Vivier. Ainsi, pour ma naïveté, c'était de la maison même du gros «Bailly», le fermier, qu'elle prenait sa course vers le village.

Le Bailly, blouse de toile bleue, casquette de soie noire, face carrée et violette, nez camus, petits yeux vifs, brillant dans les plis des rides, le Bailly, quand j'étais petit et traînant par les rues et les chemins, musant, flairant, jappant et me tourneboulant comme un roquet, le Bailly me paraissait si colossalement gros, grand et membru, que je m'enfuyais à son approche, encore qu'il fût des amis de mon père et vînt manger des ragoûts d'escargots chez nous, le soir de la Saint-Eloi.

Cependant, le bonhomme laissait sortir la Babelonne de ses prairies, et couler vers la vallée. Il ne la retenait pas pour lui tout seul. J'en étais bien heureux.

Le ruisseau passe la haie de clôture, coupe un champ d'une mince rigole, traverse une route, et le voilà, franc ruisselet, longeant le mur du vieux cimetière.

À l'ombre des cyprès noirs et tristes, et dont la masse de feuillage serré se balance à peine, et tout au plus fait signe qu'il ne sait rien, qu'elle était mystérieuse, la Babelonne!

Je croyais qu'elle tirait à elle le sang des morts.

Assis sur les pierres plates du pont de la Parapette, la regardant sortir de son trou noir, je lui trouvais un éclat terrifiant. Je flairais son eau avec l'inquiète curiosité des enfants pour la Mort. J'aurais voulu en porter quelques gouttes à ma bouche, savourer l'amertume qu'elle avait dû prendre. Mais je n'osais.

Et j'écoutais longuement, aux tressauts de mon cœur, ce que disait la Babelonne, qui avait retrouvé sous terre ces débris enfouis de l'âme du village ... 0 pauvres gens!

Le sacristain, sa grosse clef à la main, traverse le préau de Saint-Christophe en courant. Sa veste luit, largement tachée de la

cire des cierges qu'il fabrique dans son grenier. Il ouvre l'église, monte à la petite cloche et, la bouche serrée, il sonne à petits coups pressés la cloche des agonisants. Ainsi avait-il fait à plusieurs reprises dernièrement, et je n'avais plus revu mon vieil ami Lucien Lecocq, le menuisier; Pierre-Joseph Manderlier, le haut forgeron; ma pâle Laure Bondent, la bouchère aux cheveux d'or; ni Florimond Milomme, qui allait être vicaire... La Babelonne les avait-elle été revoir? ...

Mais elle chante. Elle a tout oublié des horreurs de l'ombre traversée. Au soleil, elle se faufile au fond du pré. Un petit saut de côté, et la voilà qui disparaît entre les murs et les haies des jardins. Il faut courir à la côte raide du Calvaire des Affligés pour la revoir.

Car ils étaient clos, les beaux jardins qui descendent de la rue de Binche. Je n'avais jamais pu trouver de trouée pour me mener à leurs arbres, aux plates-bandes régulièrement rangées qui viennent tremper leurs pieds dans le ruisselet. Je montais donc sur le mur bas du jardin de Polyte Roque. De là, les curoirs d'herbe où les ménagères blanchissaient leurs lessives m'apparaissaient comme de somptueux tapis d'un vert lustré, frangés par les eaux de la Babelonne.

— Roquia! Estez là?

J'allais voir le petit vieux forgeron, aux traits maigres et tenaces, aux lunettes rondes agrandissant terriblement ses yeux, aux bras nus, secs et nerveux, faits de cordes noueuses.

Il frappait l'enclume toute la journée, ô l'enragé petit homme! Dans sa forge obscure, éclairée seulement aux tressauts de la flamme que poussait son soufflet, je le voyais plus dur que son fer, plus fantastique que son feu dansant.

Par l'étroite baie sans carreau passant la tête, je criais comme un bonjour mêlé d'une plaisanterie un peu offensante:

— Roquia, Roquia? ... Estez là?

Je m'enfuyais par la ruelle, tremblant de peur et joyeux à la fois.

Mais où est la Babelonne? On ne la voit plus.

Est-ce le Roquia qui la tient dans son jardin? Il y a des histoires où les choses se passent de telle sorte. Pourquoi le petit

homme aux regards aigus, au menton en galoche, ne serait-il pas un nain déguisé?

Babelon serait son nom! Ne voilà-t-il pas un nom noir et brillant autant que ses yeux de charbon? BabeIon tient la gentille Babelonne emprisonnée entre ses murs. Il l'oblige à faire pousser ses choux. Quand il jette ses fers rouges encore du feu de la forge, dans le bac à tremper, c'est pour martyriser la pauvrete. Et on entend l'eau souffrir ...

Ainsi galopaient nos rêves d'enfant, prompts à se mettre en images vives, en longues histoires bariolées.

La vérité, c'est que la Babelonne est passée derrière les hauts murs des jardins, et que sa vie à la pleine lumière est presque finie. Derrière telle petite porte basse nous pourrions encore l'entrevoir. Mais comment demander la clef qui l'ouvre? Le maître du jardin se moquerait de nous, ou se figurerait que nous voulions voler les poires de coing qui étincellent dans les vieux arbres, ou les grappes de baies rouges qui tachent de leur sang le feuillage léger des sorbiers.

Sous la tannerie on entend couler le ruisseau. Ses eaux lavent les peaux que racle à deux mains le tanneur armé de larges «planes», et vont combler les fosses où, dans l'écorce de chêne moulue, sont empilés les cuirs des bêtes sacrifiées par le boucher il y a quelques jours à peine.

Qu'elles étaient douces et tristes à voir, les belles génisses amenées des champs sous les coups de bâton du paysan! À la porte du boucher, je les voyais longuement flairer les marches, et leurs beuglements me faisaient souffrir. Voici sur le sol leurs robes tavelées, roulées autour de leurs cornes en tas flasques.

Babelonne s'enfuit de cette fabrique sanglante. Elle est souillée, elle se cache. Mais on sait qu'elle est là, sous le pavé. Elle abreuve la pompe au coin du cordonnier. Un instant, elle montre l'éclair de ses eaux dans un jardin, puis rentre sous la voûte de la rue, suit la muraille du château et va donner, dans un étang, sa petite âme à sa sœur Ernelle.

Née dans un pré, elle meurt dans un jardin. Heureuse, elle n'a pas quitté le village. Douleur et joie, elle a tout goûté ici même.

Jour et nuit, et toute l'année; et depuis quand j'étais le petit écolier avide de vivre; et quand c'était mon père et son père, et le père de son père qui caressaient à pieds nus les sentes de mon village, cette Babelonne roulait ses eaux, sans se montrer, sous le pavé de la Grand'Rue. Elle apportait, sous les voûtes noires, la vie des prés de Sainte-Barbe.

Cœur secret de mon village, ainsi, vous non plus, vous ne vous montrez point à tous dès le premier abord. D'ailleurs combien sont rares ceux qui, venant ici, se mettent en peine de vous chercher! Ils ont de plus graves soucis que de s'inquiéter du cœur d'un village! Ils ne demandent point seulement si vous êtes ...

Ainsi, beaucoup qui passèrent par chez nous ont cru que vous n'aviez point de cœur, mon village, parce qu'il n'était pas de la couleur éclatante d'un drapeau qu'on voit de loin.

Mais moi, j'ai tendu l'oreille au bruit de votre vie. J'ai reconnu le rythme du chant éternel de la joie dans la cadence de vos marteaux, mes villageois! Parfois j'ai vu étinceler un éclair de beauté par la fente des sabots qui cachent mal vos pieds nus, ô chères femmes de chez nous!

Enfant, je me suis couché sur les pierres de vos seuils, sur les pavés du bord de vos ruelles désertes. J'ai écouté.

Mon village a découvert pour moi son cœur chantant. — Babelonne, je tiens ton âme!

Louis Delattre

Né à Fontaine-l'Évêque le 24 juin 1870, médecin de la prison de Forest, — arrière petit-fils du légendaire général gantois Van Remoortere, qui fit la guerre sous Napoléon, — Louis Delattre débuta dans les lettres, à dix-sept ans, avec les *Croquis d'écolier*, qui esquissent d'un trait vif, amusant et sincère, la vie du gamin de village. «Début de quelqu'un qui ne débutera pas longtemps, s'il le veut bien», avait dit *la Jeune Belgique*, en signalant le volume. *Les Contes de mon village* confirmèrent la justesse de cette assertion. Dès son second livre, en effet, Delattre nous apparaît à peu près tel que nous le verrons désormais à

travers son œuvre variée et féconde. Il y a là, dit M. Auguste Vierset, dans la très remarquable étude qu'il a consacrée à l'auteur du *Parfum des buis*, «sa vision amusante du monde extérieur, sa bonne santé morale, sa gaieté goguenarde, son charme fascinateur, sa sensibilité aiguë, sa juvénilité vivace; et aussi son panthéisme ardent, son indulgent scepticisme, sa puissance d'évocation, sa délicatesse d'analyse à scruter l'émoi gonflant les cœurs au seuil du mystère d'amour, et cette philosophie heureuse qui lui fait chérir la vie en la minute présente, quelle qu'en puisse être l'amertume».

Le fin critique Francis de Miomandre considère avec raison Louis Delattre comme un des premiers conteurs français de notre temps. L'auteur du *Jeu des petites gens* apporta, en effet, à la littérature le conte wallon; il l'estampilla de sa marque en traduisant la sensibilité wallonne dans le mode flamand. Et cela avec un succès sans pareil, dans une très longue série de livres dont quelques-uns sont des chefs-d'œuvre. Une admirable plaquette, *le Pays wallon*, – pages extraites de *Notre Pays*, – magnifia superbement la «petite patrie» du bel écrivain.

Dans la presse, le succès du docteur Louis Delattre est non moins grand que dans la littérature. Vulgarisateur de premier ordre, l'auteur des *Carnets d'un médecin de village* donne un tour littéraire aux excellents et verveux conseils qu'il prodigue aux dyspeptiques et aux constipés qui lisent *le Soir* ou *le Petit Bleu*; il célèbre avec lyrisme les légumes nationaux et il donne des «recettes» à rendre jaloux Brillat-Savarin lui-même. Aussi bien, existe-t-il des ouvrages d'une lecture plus directement utile – surtout en notre pays! – que le *Jardin du Docteur* et *l'Art de manger*? Nous ne le pensons pas ...

Les œuvres de Louis Delattre, prince des conteurs, poète de la joie, de la jeunesse et de l'amour, sont comme un bouquet d'herbes et de fleurs des champs, naïf, doux et enfantin, et qui sent bon la terre, la sève et la rosée ... Il n'est pas de livres exaltant mieux la «radieuse misère de vivre», il n'est pas de livres d'auteur belge qui méritent autant de devenir populaires.

Œuvres principales

- Croquis d'écolier (1888),
- Contes de mon village (1891),
- Les Miroirs de jeunesse (1894),
- Une rose à la bouche (1896),
- Marionnettes rustiques (1898),
- la Loi de péché (1899),
- le Jardin de la sorcière (contes traduits des frères Grimm) (1906),
- le Roman du chien et de l'enfant (1907),
- Avril,
- le Jeu des petites gens,
- le Prince Grenouille (contes traduits des frères Grimm) (1908),
- les Carnets d'un médecin de village (1910),
- le Pays wallon,
- Contes d'avant l'amour,
- les Petits Contes en sabots,
- le Jardin du Docteur,
- le Parfum des buis (1911),
- l'Art de manger,
- Pour l'âme belge (1912),
- Contes à saint Christophe (1913).

Théâtre

- Fany et la Mal vengée (1907).

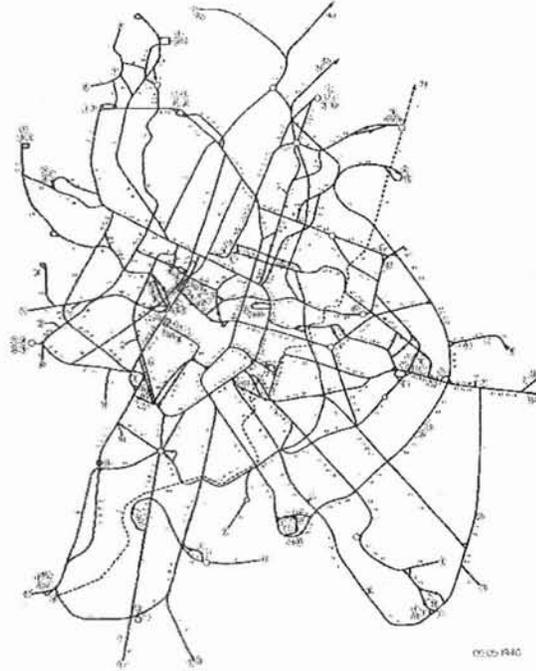
Les tramways bruxellois en 1940-1945

André Buyse¹

Pendant l'occupation de 1940-45, les tramways ont permis qu'Uccle et les autres communes bruxelloises vivent. Avec plus de 60 ans de recul, il est bon de se souvenir.

BRUXELLES, qui n'avait ni métropolitain ni chemin de fer urbain comme d'autres grandes villes occupées par les nazis pendant la seconde guerre mondiale (Paris, Vienne, Budapest), a survécu aux conséquences d'un conflit majeur particulièrement pénible et est même restée souvent animée grâce à la persistance de l'exploitation, quasiment jamais interrompue, d'un réseau de tramways électriques très étendu, ayant des ramifications dans toutes les communes de l'agglomération et singulièrement à Uccle qui était directement irriguée par six lignes (8, 9, 10, 11, 12, 58), dont plusieurs subsistèrent longtemps après la guerre, et indirectement par six autres dont les terminus se trouvaient aux confins de la commune (7, 14, 24, 34, 54 et 90), soit au bois de La Cambre, à Boitsfort, à Forest-centre ou à l'Altitude-Cent.

On peut même constater que de 1940 à fin 1945, ce qui s'appelait encore la «SA. Les Tramways Bruxellois», a pratiquement doublé son taux de fréquentation annuel, passant en cinq ans de 271 millions de voyageurs à 459 millions, taux qu'elle n'a d'ailleurs plus jamais dépassé par la suite et qui, de surcroît ne concernait que le réseau des tramways et non celui des bus (qui existait pourtant aussi avant 1940) puisque ces derniers avaient tous été réquisitionnés par l'occupant. C'est ce qu'explique Pierre Decock dans un rapport de 108 pages publié en 1982 et dont nous nous inspirons dans le cadre de la présente étude.²



Le 10 mai 1940, jour de l'invasion allemande, le matériel roulant électrique de la compagnie comptait pas moins de 929 motrices et 653 remorques de tramway, mais aussi 7 trolleybus – et en fait 12 car cinq autres véhicules de ce type ... commandés précisément le 9 mai 1940 furent bel et bien livrés à la fin de cette même année – effectuant le fort long trajet entre Forest et Machelen. La persistance de ce réseau s'explique évidemment par la motorisation électrique de ces tramways qui en faisait des véhicules inaptes au transport pour l'armée d'occupation. Sauf bien entendu pour transporter – en priorité et aux meilleures conditions, c'est-à-dire en première classe – les officiers et soldats de la

¹ Journaliste.

² Pierre Decock, *Exploitation du réseau de la S.A. Les Tramways Bruxellois pendant la seconde guerre*

mondiale (10 mai 1940–8 mai 1945), 110 p., Service des relations publiques de la STIB, Robert Elias, 1982.



Le tram 58 à la rue de Stalle

Wehrmacht qui devaient se déplacer d'un côté à l'autre de la ville pour des missions ne nécessitant pas l'usage d'un véhicule militaire.

On remarquera qu'un tel charroi – important à Bruxelles mais aussi dans les autres grandes villes belges, et même dans des villes moyennes qui étaient desservies par les tramways vicinaux – illustre la performance de l'industrie belge des constructions ferroviaires qui avait depuis le début du siècle exporté dans le monde entier, en Russie, en Chine, en Égypte, en Turquie, en France et même en Allemagne des tramways et parfois du

matériel de métro. Ce développement était dû, indirectement, à notre industrie charbonnière, qui avait permis la multiplication des centrales électriques dans tout le pays.

Mais penchons-nous plus spécialement sur le réseau ucclais, important avant guerre parce qu'Uccle était une des communes les plus étendues de l'agglomération, fort peuplée et peuplée précisément en assez grande partie par une bourgeoisie aisée, qui avait besoin, mais surtout qui avait les moyens de financer un bon réseau de transport en commun ... alors que l'usage de la voiture individuelle, encore marginal, était réservé à ce que l'on n'appelait pas encore, à l'époque, les V.I.P.

Les plus anciens de nos lecteurs se souviendront sans doute de la fameuse ligne 6 qui reliait le Fort-Jaco (à l'orée de la forêt) à la Bourse (l'hypercentre). Le 7 est également une ligne dont beaucoup se souviendront car elle est en partie l'ancêtre du 55 actuel. En fait, en 1940, elle ne desservait pas directement Uccle, ses deux terminus étant la place de l'Altitude-Cent et Berchem-Sainte-Agathe. Le 8 rejoignait l'avenue Longchamp (à hauteur de ce qui est aujourd'hui le rond-point Churchill) au Centenaire (Heysel).

Le 9, autre ligne emblématique et autre prédécesseur partiel du 55, reliait la gare de

AVIS. — L'autorité allemande attire spécialement l'attention sur
LE DROIT DE PRIORITÉ
DE TOUS LES VÉHICULES ALLEMANDS.

CONDUCTEURS !
OBSERVEZ LE STRICTEMENT.

En l'oubliant, vous vous exposez à être traduits devant la justice militaire et à des peines de prison.

Bruxelles, le 29 mai 1941.
 LA DIRECTION.

BERICHT. — De Duitse overheid vestigt in 't bijzonder de aandacht
OP HET RECHT VAN VOORRANG
VAN ALLE DUITSCHE VOERTUIGEN.

GELEIDERS !
NEEMT DIT STIPTELIJK IN ACHT.

Door het te vergeten stelt ge U bloot om voor het militair gerecht te moeten verschijnen en aan gevangenis straffen.

Brussel, den 29 mei 1941.
 DE DIRECTIE.

**DER WEHRMACHT UND DEM WEHRMACHTGEFOLGE
VORBEHALTENE PLATTFORM :**

AUF DEN LINIEN DER RUE DE LA LOI : zwischen Börse und äusseren Boulevards (Reyers - Brand
Whitlock - St-Michel und Général Jacques);
AUF DEN LINIEN DES STADTRINGES : zwischen Nordbahnhof und Porte de Namur.

**PLATE-FORME RÉSERVÉE
A LA WEHRMACHT ET A LA WEHRMACHTGEFOLGE :**

SUR LES LIGNES DE LA RUE DE LA LOI : entre la Bourse et les Boulevards extérieurs (Reyers -
Brand Whitlock - St-Michel et Général Jacques);
SUR LES LIGNES DES BOULEVARDS CIRCULAIRES : entre le Nord et la Porte de Namur.

**AAN DE WEHRMACHT EN WEHRMACHTGEFOLGE
VOORBEHOUDEN PLATFORM :**

OP DE LIJNEN VAN DE WETSTRAAT : tusschen de Beurs en de buitenstaedsche ringlanen (Reyers -
Brand Whitlock - St-Michel en Generaal Jacques);
OP DE LIJNEN VAN DE RINGLANEN : tusschen het Noordstation en de Naamsche Poort.

Calevoet à l'Hôpital Brugmann (Jette). En fait, il était dédoublé par un «9R» qui était une navette partant de l'autre côté de la gare de Calevoet, dont la traversée était infranchissable sinon par un passage à niveau réservé aux piétons et aux voitures, aboutissant au cimetière de l'avenue du Silence. Ce tram navette appelé «Silence» était gratuit, même pour ceux qui ne descendaient pas d'un autre tram ou qui descendaient du train en gare de Calevoet.

Le 11 partait de Danco – cette place était auparavant un «dépôt» et fut aménagée en terminus circulaire dans l'entre-deux guerres – pour relier Jette. Le 12 reliait le rond-point Churchill à la place Bockstael à Laeken tandis que le 58, une autre ligne emblématique dont la numérotation et le tracé subsistèrent longtemps après la guerre, reliait le Globe à Vilvorde: cela en fit pendant longtemps l'une des plus longues lignes de tramway du pays (avec les trams vicinaux du littoral). Le 90, lui, allait du bois de la Cambre à la gare du Nord et le 98 de Boitsfort à la Bourse.

Il ne s'agissait ici que de la partie «tramways» du réseau des transports en commun de Bruxelles et de sa périphérie (rappelons que pendant l'Occupation, l'autorité allemande avait fusionné administrativement ce

qui constitue actuellement l'agglomération de 19 communes), à l'exclusion donc du réseau de la «SA les autobus bruxellois», compagnie sœur de la S.A. des Tramways Bruxellois.

On le voit, les itinéraires des tramways partant ou aboutissant à Uccle étaient longs et avaient souvent à traverser le canal. Or, tous les ponts sur le canal, y compris les principaux comme de Trooz, Van Praet ou Ropsy-Chaudron,

avaient été mis hors d'usage, soit sabordés par l'armée belge pour freiner l'avance des envahisseurs, soit détruits pas ces derniers et, plus tard, parfois bombardés par les forces alliées. Il en fut de même du pont-rail de la chaussée de Vilvorde, ce qui entraîna de surcroît la coupure des câbles électriques souterrains.³ Les itinéraires des «tramways ucclois» furent donc très souvent modifiés, scindés, raccourcis, leurs horaires chamboulés et les durées de mises en exploitation réduites.

Les horaires avaient déjà été réduits en 1939 à la suite des rappels successifs des employés appelés sous les drapeaux. Après le 10 mai 1940, la compagnie cessa en outre d'utiliser des remorques (usage trop dangereux en cas de bombardement) et fut



*La Station du Tram, place Danco actuelle
(d'après une carte postale)*

3 Pierre Decock. Op. cit.



*La Diligence d'Uccle, vue par Félicien Rops
(Cabinet des Estampes, Bruxelles)*

conduite à occulter tous les véhicules (un film bleu passé sur les phares et clignoteurs). Le personnel roulant, lui-même, qui pouvait être appelé à quitter en soirée le véhicule par exemple pour débloquer un aiguillage, était muni de torches portables à lumière bleue de type «ambulance» (voir illustration). Pendant les nombreuses alertes aériennes, les trams – qui n'étaient pas des abris sûrs – étaient arrêtés et évacués, conformément aux consignes reçues car bien entendu il n'y avait pas de dispatching radio.

Dès le 17 mai 1940, le 7 et le 10 étaient déviés par la Porte d'Anvers. Le 9 n'allait pas au-delà de l'église du Béguinage et le 58 de la gare de Schaerbeek. En réalité, la compagnie eut dans un premier temps à exploiter deux réseaux distincts, situés de part et d'autre de l'axe infranchissable du canal. Plus tard des ponts métalliques de fortune furent construits et pratiquement réservés à l'usage des tramways. Ce chamboulement complet du réseau l'incita d'ailleurs à créer des lignes nouvelles sur de courts tronçons. Paradoxalement, la raréfaction des autres moyens de transport faisait que, fin 1940, les «Tramways

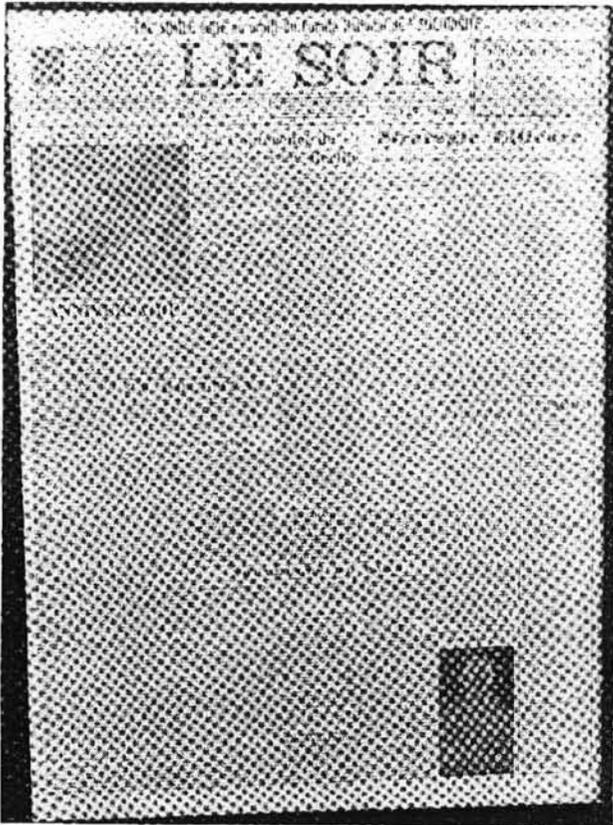
Bruxellois» connurent une forte hausse de fréquentation. Comme beaucoup de conducteurs avaient disparus (morts au combat, réquisitionnés, déportés, etc.) il fallut en former rapidement de nouveaux, ce qui fut relativement aisé en puisant dans la réserve des chauffeurs de bus, lesquels avaient, eux, disparu du paysage bruxellois.

En mars 1941, les tramways peuvent à nouveau circuler jusqu'à 23 h 30.

En revanche 1942 fut une année marquée par de graves pénuries, avec des conditions d'occupation toujours plus sévères, sans parler d'un très rigoureux hiver 1942-43, qui conduira les agents à déverser eux-mêmes les sels de déneigement sur la voie. Comme les Allemands exigent toujours davantage de restrictions, il faut supprimer



Lampe Ambulancia



*Le Soir; exemplaire réalisé par des résistants,
daté du 9 novembre 1943
(facsimilé édité à la Libération)*

de nombreux arrêts (190 au total), notamment dans la partie ucloise de l'avenue Brugmann et à hauteur de l'avenue Molière. À la fin de l'année, le 58 sera détourné par l'avenue Van Volxem.

Les actions de la Résistance commencent elles aussi à perturber l'exploitation (notamment une explosion contre l'armée allemande au Vivier d'Oie, début 1944). Les Allemands récupèrent les poignées de cuivre et les éléments en bronze des trams, qu'il fallut remplacer par des objets en «zincual», un ersatz se dégradant très vite.

1943, avec la défaite de Stalingrad, marquera le début de la période «sur la défensive» de l'occupant et le durcissement des conditions de vie de la population bruxelloise; avec réquisitions d'agents pour le travail obligatoire en Allemagne, prises d'otages, déportations, arrestations, tortures, exécutions sommaires. Ce qui n'empêchera pas la compagnie d'engager encore en 1943

quelque 628 agents ... en partie pour les faire échapper au travail forcé en Allemagne. Les bombardements aériens se multiplient et touchent parfois des trams en mouvement (Etterbeek, Anderlecht) mais ils épargnent Uccle (ce ne sera plus le cas en 1944 avec les V-1 et V-2, dont une fit de gros dégâts rue Beeckman). Des véhicules de trams seront réquisitionnés pour des réseaux allemands (Dortmund, Cologne, Magdebourg, Hanovre) ... confirmant ainsi tristement la qualité de la technologie belge du tram.

1944 sera marqué par la multiplication des retards et des raccourcissements de lignes notamment sur la ligne n° 10 qui parcourt la chaussée d'Alsemberg – créée en 1733, c'est la plus ancienne artère «interurbaine» ucloise⁴ – et déjà avant-guerre l'une des principales artères commerçantes de la commune connue pour ses tavernes et son artisanat. La quasi absence de trafic automobile sous l'occupation en fera la préfiguration d'une éphémère artère «tramways-piétonne», un concept que l'on relance aujourd'hui dans le cadre d'une enquête universitaire de l'UCL!⁵

En mai 1944, plus personne ne doute de la victoire des Alliés mais le climat de suspicion et de haine augmente en même temps que les contrôles et perquisitions y compris à bord des tramways. Le 58 est à nouveau dévié par Forest et la barrière de Saint-Gilles. Les fréquences de passage augmentent jusqu'à plus d'une heure. La rue Saint-Denis (Forest) est bombardée le 25 mai.

Le dimanche 3 septembre, jour de la libération de Bruxelles, tous les trams sont sortis au matin mais évitent le quartier du Palais Royal. L'après-midi, alors que les troupes alliées entrent dans Bruxelles via Boitsfort, que les Allemands fuient et mettent le feu au Palais de Justice, la centrale électrique Interbrabant à Vilvorde doit couper le courant, bloquant ainsi tous les trams jusqu'en fin d'après-midi.

Le 6 septembre, dans Bruxelles libérée, l'interdiction de fumer sur les plate-formes des trams est abrogée ... et plus d'un facétieux Ucclois sort de sa poche cet exemplaire

4 Kim De Rijck, *Usages et territoires de la ligne 55*, UCL Presses Universitaires de Louvain, 2006.

5 H. de Pinchart, «La construction de la chaussée d'Alsemberg», in *Ucclesia* de juin 1972.



A dater du MARDI 15 DÉCEMBRE 1942, le service 8 sera prolongé depuis la Place Vanderkindere jusqu'à Uccle-Centre.

		Dinsdag 15 DECEMBER 1942	
		Dinsdag 15 DECEMBER 1942	
du Centenaire	de van 6.00 à tot 8.11	de van 12.48 à tot 20.43	van de Eeuwlee
	de van 11.11 à tot 20.43		
d'Uccle-Centre	de van 6.41 à tot 9.00	de van 13.40 à tot 19.40	van Ukkel-Cent
	de van 12.02 à tot 19.40		

Entre le Centenaire et le Rond-Point Longchamp, le service sera maintenu aux heures suivantes :

		Dinsdag 15 DECEMBER 1942	
		Dinsdag 15 DECEMBER 1942	
du Centenaire	de van 8.22 à tot 10.58	de van 8.23 à tot 12.25	van de Eeuwlee
du R.-P. Longchamp	de van 9.16 à tot 11.56	de van 7.24 à tot 13.19	van het R.-P. La

Vanaf DINSDAG 15 DECEMBER 1942, dienst 8 verlengd worden van de Vanderkindere tot Ukkel-Centrum.

		Dinsdag 15 DECEMBER 1942	
		Dinsdag 15 DECEMBER 1942	
du Centenaire	de van 6.00 à tot 8.11	de van 12.48 à tot 20.43	van de Eeuwlee
	de van 11.11 à tot 20.43		
d'Uccle-Centre	de van 6.41 à tot 9.00	de van 13.40 à tot 19.40	van Ukkel-Cent
	de van 12.02 à tot 19.40		

Tusschen de Eeuwfeestwijk en het Rond-Point Langeveld zal de dienst onveranderd blijven op volgende uren :

		Dinsdag 15 DECEMBER 1942	
		Dinsdag 15 DECEMBER 1942	
du Centenaire	de van 8.22 à tot 10.58	de van 8.23 à tot 12.25	van de Eeuwlee
du R.-P. Longchamp	de van 9.16 à tot 11.56	de van 7.24 à tot 13.19	van het R.-P. La

unique du «Soir Volé» (aux Allemands) daté du 9 novembre 1943 comportant à sa Une cette violente satire à propos du tabac allemand, démontrant au passage que les usagers des tramways bruxellois n'avaient jamais perdu l'espoir malgré les horreurs de la guerre.

Peu connu, nous ressortons intégralement de l'oubli, et pour le plaisir de l'anecdote historique, ce petit bijou de la «gouaillerie anti-boche» typiquement ucquoise d'ailleurs:⁶

Nouvelles du pays (pré-titre), *Deux catégories de tabac: le KROTIN A et le KROTIN B* (titre). Et le texte: *Le Service Interministériel des Corporations Réunies du Tabac (CRT) et de la Récupération Systématique des Défécations Chevalines (RSDC) communique qu'à partir du 11 novembre 1943, et d'accord avec l'administrateur militaire Reeder, la composition du tabac sera la suivante: Krotin catégorie A, provenant des étalons reproducteurs; Krotin catégorie B provenant des juments reproductrices.*

Ces tabacs sélectionnés proviennent des haras les plus réputés de nos régions agricoles. Parmi les chevaux dont on a, pour la circonstance, scientifiquement récupéré les défécations citons les sujets suivants, universellement réputés: Vainqueur, de Stalingrad; Collaborateur, de Marchen-Famenne; Ordre Nouveau, de

Berchtesgaden; Élastique, de Melitopol; Rasibus, de Hambourg; Morne Plaine, de Cologne; Capitulation, de Berlin.

Les tabacs provenant de ces sources diverses sont méthodiquement sélectionnés et réservés au commerce brun.

Pour se procurer des tabacs, cigares et cigarettes des catégories Krotin A et B, les fumeurs sont priés: 1) de se procurer un

certificat de bonnes vie et mœurs; 2) d'être Aryens; 3) de s'inscrire au plus tôt chez le détaillant en légumes le plus proche, qui lui-même se mettra en rapport avec le distributeur de soutien-gorge du rayon, qui lui-même interviendra auprès de la biscuiterie Van Loo, afin qu'une enquête soit ouverte sur les opinions politiques du candidat fumeur; 4) d'observer strictement entre chien et loup les règles de l'occultation; 5) de remplir le formulaire W.K.R.P. délivré par le sous-chef de bureau de la section C.B. du gouvernement provincial, formulaire par lequel le fumeur s'engage à ne jamais consommer dans l'avenir de cigarettes anglaises, à ne jamais boire une goutte de vodka et à répéter chaque matin, pour se mettre de bonne humeur, la formule «Rex vaincra» (de préférence une demi-heure après le petit déjeuner).

On le voit, les formalités ont été réduites à leur plus simple expression. Elles permettront aux bénéficiaires: 1) de fumer du bon tabac; 2) de lutter contre le commerce noir en encourageant le commerce brun; 3) d'avoir un rendement cent pour cent à l'élevage chevalin en Belgique et, partant, de contribuer efficacement au bien-être de la collectivité nationale. (sic et fin).

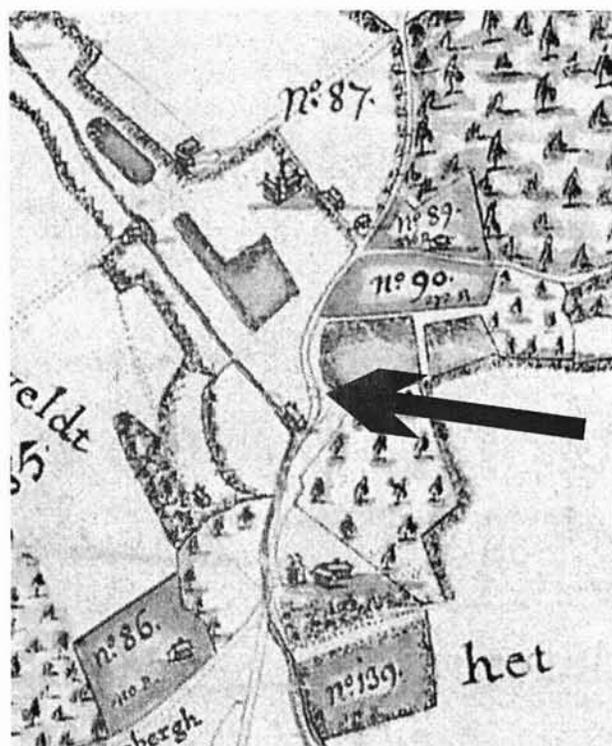
6 Le Soir; exemplaire réalisé par des résistants daté du 9 novembre 1943. Facsimilé édité à la Libération.

Nr 7 Kinsendaelmolen

Raf Meurisse

DE NAAM KOMT waarschijnlijk voort van Oude bewoners, die daar hebben gewoond in het dal van de Glaesbeek, Glatbeek nu Geleitsbeek geheten, tot nog toe geen betekenis kunnen aan geven? Het is zeker ontstaan bij een verdeling van het *Hof van Groelst* in de 14^{de} eeuw, stond het bekend als het *Hof van Glatbeke*. De molen was gelegen aan de linkeroever van de Geleitsbeek aan de nu geheten Engelandstraat Nr 120 de vroegere woudweg. De overkant stond het hof, later kasteel, Kinsendael. Als nr 184 op de plannen van V.D.M. en Popp. De molen ligt amper op 197,5 m lager dan de Papenkasteelmolen. Voor het gebruik van het water moest men betalen aan de Soeverein of Vorst.

Bij de algemene waterpeiling van de Geleitsbeek en de Linkebeek te Ukkel van 15-3-1884 werd de molen gerangschikt onder Nr 7 zonder verdere benaming maar wel toebehorende aan de kinderen van Coché-Mommens op 40,56 m boven de oppervlakte van de zee; de merkpunten en de werken van gemelden molen staande op de volgende hoogten boven de dezelfde oppervlakte.



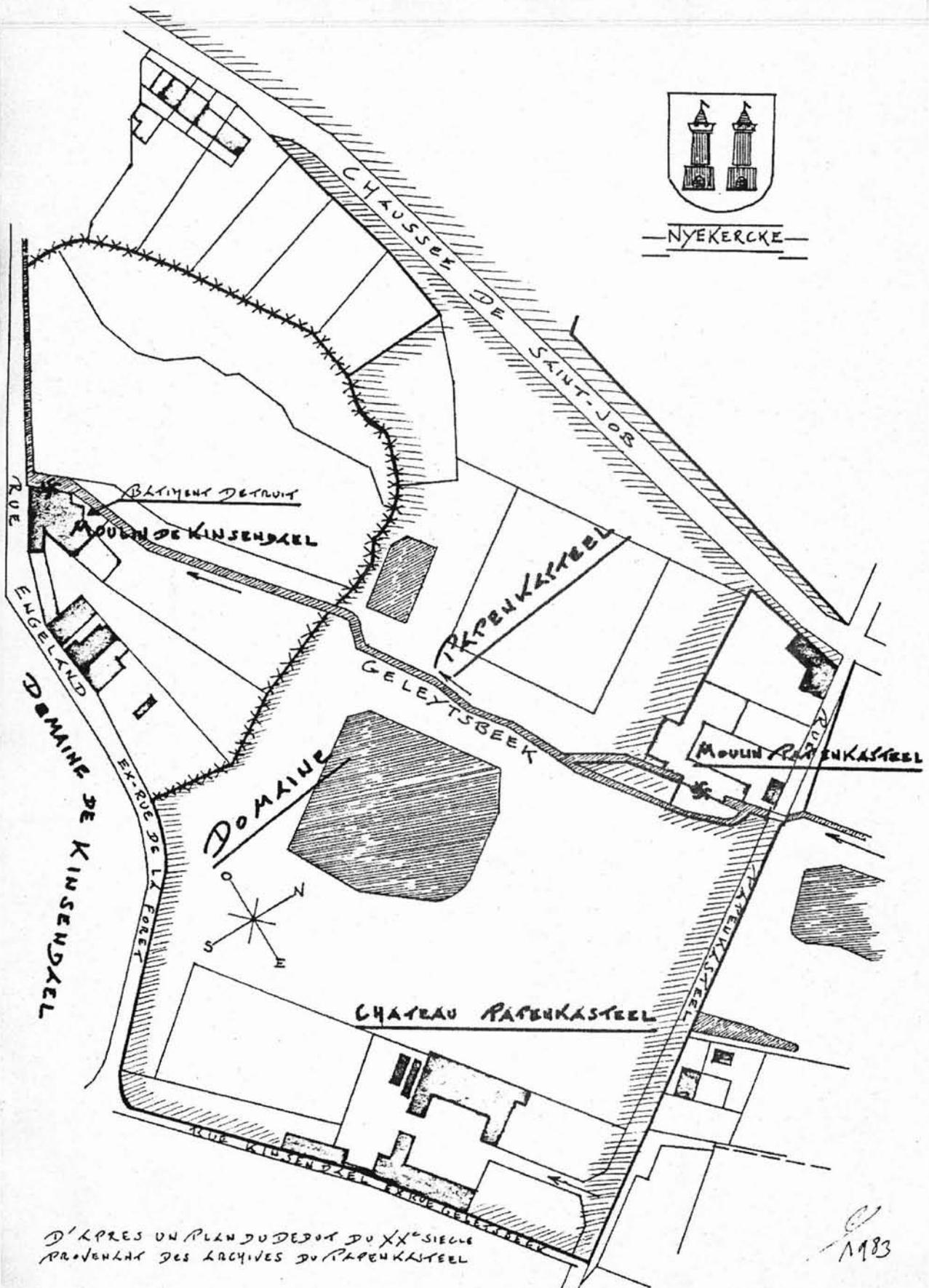
Cartes et plans manuscrits, 2017,
© Archives générales du Royaume

Tijd	Jaar	Categorie	Gebeurtenissen
1250			
1270			
1290	1293	eigenaar	Christine de Glatbeke treed binnen in de abdij van Vorst
		gift	aan haar dochters Marie en Marguerite van Glatbeke
		afstand	aan Walter de Carloo vergroting van zijn Heerlijkheid
1300			
1400			
1500			
1600	1602		Plaatsen en nakijken van waterpeil door Chambre de Tonlieux de Bruxelles
	1604	aankoop	door Jacques de Bertel was een man in Immobiliën te Brussel
		aankoop	waarschijnlijk door Jérôme de Meester

Tijd	Jaar	Categorie	Gebeurtenissen
		erfenis	zijn dochter Jeanne-Madeleine de Meester
1620			
1640			
1650	1656	erfenis	aan haar zuster Françoise de Meester echtgenote van Frederic de Neyekercke diplomaat († 1656), een voorzaat
		erfenis	zoon Jean-Frederic de Neyekercke († 1697) echtgenoot van Isabelle-Philippe Parys
1660			
1680	1686		Huurder Gabriël Heymans het verval was 4,40 m
1700			
1720			
1730	1735	erfenis	aan Dochter wed. vanaf (1718) Philippote-Colombe-Françoise de Neyekercke van Jean-François Joseph Helman Baron de Willebroeck
1750	1758	verkoop	aan Elisabeth de Greef. Huis, waterpapiermolen schuur een aanhorigheden 92,52 are. Nrs 618–619 op plan van Everaert. Onder rechtsgebied van Carloo
		erfenis	door aanspraak te maken bij de dood van zijn moeder, aan Philippe-Joseph-Hubert Helman, Baron de Termeeren
1760			
1780	1783	erfenis	aan wed. Marie-Christine van Overstraeten – Philippe-Joseph-Hubert Helman
1790	1792	verkoop	Jean-Baptist Deneyer–Winderickx Marie
1800	1807	erfenis	Jacques Coosemans schoonzoon; weinig water, kleine productie
1820	1820		Aanvraag tot verlaging van het spui, met een beklag over het verval dat Mr Depape zijn verval 27,5 m heeft verlaagd
	1826	verkoop	aan François-Antoine Baiilot de St Martin-Riboulot de la Tour de Pré
	1827	verkoop	aan Louis de Maret: een metser verwerft ½ van de eigendom, Louis Gouy, mekaniker verwerft ¼ van de eigendom; bijzit Juffrouw le Jeune verwerft ¼ van de eigendom
1830	1830	verkoop	de ½ van de eigendom aan Juffrouw le Jeune = ¾ van eigendom
	1834		Louis Gouy-le Jeune, papierfabrikant wonende te Ukkel
	1838		maken beiden faillissement
	1838	verkoop	aan Johannes-Jacobus-Joseph Coché-Mommaert Thérèse, Jacques Coosemans-Mommaert Marie-Elisabeth. De bijzonderste schuldeiser
1850	1855		uitbater: Theunissen
1870	1876		papierfabrikant Jespers Englebert 1876-1885 met houten magazijn
1880	1885	verkoop	wed. Edward-Henri Lavallée-Vifquain zonder beroep te Brussel
	1887		gedeeltelijke verandering van bestemming
1890	1893	erfenis	Kinderen Lavallée
	1897		Aanvraag tot verwijdering van waterrad, toegestaan
	1898		Beschreven als gedeeltelijk herbouwd als paardenstal en bergplaats

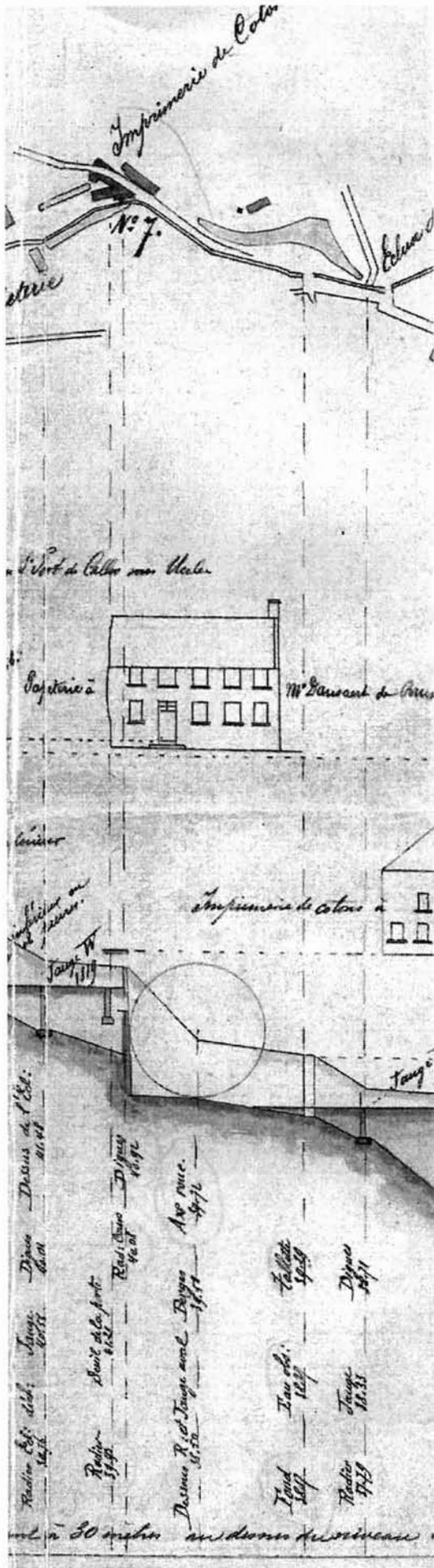


NYKERCKE



D'APRES UN PLAN DU DÉBUT DU XX^e SIÈCLE
PROVENANT DES ARCHIVES DU PAPENKASTEEL

1983



- De rooster van het losspui, op 39,93 m (sluisbedding);
- De rooster (sluisbedding) van den waterloop, op 40,08 m;
- Het bovendee van de der dijken, op 40,92 m;
- Het onderste van de rooster als een waterpeil beneden het spui getekend **W** staande op den kop van eenen staak in den grond geplant in het midden van de beek beneden het waterrad, op 38,50 m;
- Het bovendee der oevers beneden het spui, op 59,58 m;
- De as van her waterrad, op 39,72 m;
- De dorpel der molendeur, op 41,21 m;
- De val der brug liggende over de beek beneden het spui, op 39,29 m;
- De grond der beek onder gemelde brug, op 38,17 m.

Bronnen

- Archief van familie Winderickx Edgard;
- H. Crokaert *Moulins d'Uccle*;
- Quelques Jalons de l'Histoire d'Uccle;
- Ucclesia Bimestriale uitgaven, Nrs 51, 67, 96, 125, 126, 131, 144, 171, 179;
- Artikels van J.M. Pierrard, de Pinchart, A. Steyt;
- Raadplegingen: Kadaster en bevolkingslijsten gemeente Ukkel.

Uittreksel van Nivellement du ruisseau le Geleysbeek, territoire d'Uccle (Mallet, 1880)